

Humanisme et littérature d'après-guerre : la crise de la nature humaine dans les romans de Vercors

Lou Mourlan

Université Toulouse II – Jean-Jaurès*

Durant la Seconde Guerre mondiale et l'immédiat après-guerre, l'humanisme connaît sa plus grande crise, ce que d'aucuns considèrent d'ailleurs être sa mort. Étant donné la guerre et la Shoah, quelle place, quelle pertinence reste-t-il à l'humanisme ? La notion même de nature humaine demande à être repensée : comment, à la lumière de l'histoire récente, doit-on, ou même peut-on, re-définir l'homme ? Ce concept dépasse les bornes de la philosophie pour envahir le roman. Cette intermédialité de la philosophie et de la littérature, évidente chez Sartre ou Camus, peut également s'étudier dans l'œuvre de Vercors. Celle-ci ne cesse de poser la même question : qu'est-ce que l'Homme ? Ce questionnement, après la Seconde Guerre mondiale, devient urgent, et l'histoire et la philosophie envahissent le roman et, en particulier, le corpus proposé : *Les Armes de la nuit*, *La Puissance du jour* et *Les Animaux dénaturés*. Dans ceux-ci, la définition de la nature humaine sous-tend le processus de création, que ce soit dans la construction de l'intrigue, la création même des personnages, ou encore le message philosophique qu'entendent véhiculer ces œuvres qui sont, aux heures les plus sombres de notre histoire, une tentative de repenser l'homme, avec lucidité mais aussi avec espoir, pour pouvoir encore l'aimer et croire en lui.

Mots clés : Vercors, littérature de l'après-guerre, roman, humanisme, philosophie, nature humaine.

Vercors, un écrivain et une œuvre nés de la guerre

C'est en 1941 à Paris, en plein cœur de l'occupation allemande, que naît Vercors, lorsque Jean Bruller, désespéré de voir la collaboration intellectuelle de la France de Vichy, se lance dans l'écriture du *Silence de la mer*. Il fonde avec Pierre de Lescure les *Éditions de Minuit* dans l'objectif de préserver « la pureté spirituelle de l'homme » (Lescure 1942), tâche que Vercors semble considérer

* lou.mourlan@univ-tlse2.fr

comme consubstantielle à l'écriture. Son œuvre, malgré des formes et des genres différents, ne cesse de poser inlassablement les mêmes questions : qu'est-ce que l'Homme ? Est-on homme quoi qu'on fasse ? Et si la barbarie actuelle nous prive de notre « qualité d'homme », peut-on la retrouver ? Ce questionnement urgent, vital, cette invasion de l'histoire immédiate et de la philosophie dans le roman, est l'un des fils conducteurs du corpus : *Les Armes de la nuit*, *La Puissance du jour* et *Les Animaux dénaturés*.

Les Armes de la nuit et *La Puissance du jour*, aux titres si complémentaires, forment un diptyque construit autour du personnage de Pierre Cange, ancien résistant, chef de réseau, capturé et torturé par la Gestapo, puis déporté au camp de Buchenwald. *Les Armes de la nuit*, publié en 1946, s'ouvre sur son retour à Paris. S'il se remet physiquement, personne ne reconnaît l'homme fier et intègre, le courageux meneur qu'était Pierre avant sa déportation. Le roman se termine sur le tragique aveu de Pierre, qui, acculé par le narrateur, accepte enfin de raconter son expérience des camps, avec cette phrase terrible : « j'y ai perdu ma qualité d'homme » (Vercors 1946 : 368). L'ancien déporté a été forcé à un choix impossible par un responsable SS : jeter dans le four crématoire un camarade agonisant ou y être lui-même jeté vivant. L'instinct de survie a pris le dessus et il a obtempéré dans un état de semi-conscience. Le roman se conclut peu après cette longue confession, par une interrogation assez désespérée du narrateur sur l'aide qu'il pourrait apporter à Pierre et une affirmation de son impuissance dans une triple répétition :

Certes, je ne l'abandonnerai pas. Mais comment le convaincre ? Que peut-on espérer ?

Je ne sais pas.

Je ne sais pas. Je ne sais pas. (Vercors 1946 : 377)

Cinq ans plus tard, Vercors publie *La Puissance du jour*, la suite des aventures de Pierre Cange et sa rédemption, notamment grâce à Nicole, sa compagne avant la déportation. Depuis la conclusion des *Armes de la nuit*, Pierre s'est réfugié loin des hommes, il s'est retranché volontairement de l'humanité, se contentant de pêcher afin de « redevenir une bête, une chose, un morceau de nature. Pêcher comme le tigre chasse » (Vercors 1951 : 407). Nicole le force à sortir de son exil et à retrouver sa responsabilité de chef — et finalement son humanité — avec un subterfuge le portant à croire qu'elle va être poursuivie pour l'enlèvement d'un ancien collabo, Broussard. Pierre accepte de sortir de son exil et finit par laisser celui-ci s'enfuir, un acte de pitié qui représente le premier pas dans la reconquête de son humanité.

Les Animaux dénaturés est publié en 1952. Dans ce roman à la croisée des genres entre conte philosophique et roman d'anticipation, une équipe d'anthropologue découvre une nouvelle espèce entre le singe et l'homme, les tropis.

Lorsqu'un entrepreneur veut s'en servir de main d'œuvre animale, les scientifiques se retrouvent confrontés à une urgence : prouver que les tropis sont des hommes. Devant l'impossibilité de le démontrer scientifiquement, Douglas Templemore décide de créer un précédent juridique en tuant un tropiot, un hybride humain et tropi, qu'il avait fait baptiser et reconnaître par l'état civil comme son fils. Il se dénonce ensuite, espérant que, s'il est reconnu coupable de meurtre, alors les tropis seront légalement reconnus comme des hommes.

La difficile définition de la nature humaine dans la philosophie moderne

Au centre de ces trois œuvres, il y a en effet une seule et même question : qu'est-ce qu'un homme ? Cette interrogation est celle de Douglas, qui se demande si anthropologiquement les tropis sont des hommes, celle des jurés du procès de Douglas qui buttent sur la définition légale de l'homme, et enfin celle de Pierre, qui est torturé à l'idée qu'il existe une définition éthique de l'homme à laquelle il ne correspondrait plus depuis son retour des camps. Qu'est-ce donc qu'un homme ? C'est-à-dire qu'est-ce que je suis ? Question presque éternelle de la philosophie, mais qui n'a jamais été aussi fragile que dans l'après-guerre. Tant que l'être humain était considéré comme une créature divine, sa nature ne faisait pas débat. Dans la formule célèbre de Descartes, « *ego cogito ergo sum* » (Descartes 1637) la vérité première, la seule dont je ne puisse pas douter c'est moi, parce qu'il faut bien quelqu'un qui doute. Cette vérité, qui fonde la philosophie moderne comme philosophie de la conscience, c'est qu'il existe un sujet, *ego*, dont je ne peux pas douter. En mettant sur le même plan l'être du « je », *ego sum*, et le *cogito*, il fait du *cogito*, de l'acte de penser, la caractéristique principale du sujet, la seule certitude que nous puissions avoir sur son identité. Le *cogito* devient ainsi la nature, l'essence de l'*ego*. Et ce « je » n'est pas tant le *je* de l'auteur, celui de Descartes, qu'un moi universel : le penser, la conscience. Notre nature profonde d'être humain est dès lors liée à notre capacité réflexive et l'existence de notre conscience est le premier fondement de la philosophie cartésienne qui va marquer longtemps le paysage intellectuel français.

C'est, entre autres, la notion centrale du temps chez Hegel qui propose une première nuance fondamentale à la permanence, à la stabilité de cette nature humaine. Nous ne pouvons percevoir et définir *ego* qu'à un instant T, et cette définition ne sera vraie que pour ce moment-là. Or si l'on ne peut définir une nature qui nous soit propre et qui soit commune aux différents moments de notre vie, alors, comment concevoir une nature commune à tous les hommes et valable à toutes les époques ? Il existe un autre obstacle à une définition stable d'*ego* : dans la phénoménologie, contrairement à la pensée cartésienne, la conscience n'existe

pas comme entité pure, un pur esprit qui existerait parallèlement au corps et donc au monde. La conscience n'existe qu'en contact avec le monde, et elle en est affectée, changée. De plus, la conscience possède deux modes d'existence, l'un, théorique, et qui renvoie à l'idée qu'il existe quelque part un concept homme, commun à tous, et l'autre pratique, qui naît de l'expérience et de la vie elle-même :

Les choses de la nature n'existent qu'immédiatement et d'une seule façon, tandis que l'homme, parce qu'il est esprit, a une double existence ; il existe d'une part au même titre que les choses de la nature, mais d'autre part il existe aussi pour soi, il se contemple, se représente à lui-même, se pense et n'est esprit que par cette activité qui constitue un être pour soi. (Hegel 1835 : 55)

L'homme, à cause de sa modalité double, est ainsi à la fois essence et réflexivité, c'est-à-dire déjà, d'une certaine manière, existence.

Cette première déconstruction de la nature humaine est achevée par Heidegger : à la notion de temporalité s'ajoute celle de l'extériorité, déjà effleurée par Hegel. L'homme, contrairement aux objets ou aux animaux a un mode d'existence, le *dasein* (v. Heidegger 1927), qui subit l'influence du monde. Sa définition ne dépend donc plus simplement de sa seule conscience mais de sa manière d'être-au-monde, d'être dans le monde. En France, dans l'après-guerre, Jean-Paul Sartre mène à son aboutissement la déconstruction de l'*ego* cartésien telle que l'a conçue Heidegger, et par là-même la négation de l'existence de la nature humaine. S'il est un pendant sartrien au *cogito* cartésien, sûrement est-ce le célèbre : « l'existence précède l'essence » (Sartre 1943). Or ce que Sartre théorise ici, c'est la fin de la notion de nature humaine. Considérer que l'homme pourrait posséder une essence serait le réifier, le figer dans le mode d'être de l'*En-soi*. Le concept de nature humaine est, par là même, en contradiction totale avec le mode d'être de l'homme. Mais, alors même qu'il refuse le concept de nature humaine, au nom du *Pour soi*, il semble en professer une nouvelle : il place au centre de l'homme une notion dont celui-ci ne peut se défaire : sa liberté : « L'homme est condamné à être libre » (Sartre 1945 : 40). Or, s'il est impossible pour l'homme d'être sans être libre, c'est donc bien que la liberté est quelque chose d'intrinsèque à l'Homme. Si la liberté est le propre de l'homme, sans qu'il puisse s'y soustraire, c'est qu'elle le définit. Qu'il l'appelle *mode d'être de l'homme*, ou *condition humaine*, la liberté, telle qu'il l'envisage, ressemble paradoxalement à une nature humaine.

Ce débat de la difficulté, voire de l'impossibilité, de la définition d'une nature humaine envahit le roman, genre le plus propice à un questionnement philosophique sur la nature humaine, puisque, si chaque « roman est une interprétation de la vie » comme l'écrit Paul Gadenne (1943 : 256), alors chaque personnage est une interprétation de l'Homme, une mise en situation et même une redéfinition de

la nature humaine. Les œuvres de Vercors n'échappent pas à cette présence de la notion de nature humaine, bien au contraire puisqu'elle est au cœur même de l'intrigue des *Animaux dénaturés*, des *Armes de la nuit* et de *La Puissance du jour*.

Une définition biologique

Dans ces trois romans, Vercors s'interroge sur l'existence d'une vérité *incontestable* de la définition de l'homme. C'est bien le problème épineux, pour ne pas dire insoluble auquel sont confrontés à la fois les scientifiques, les jurés et les parlementaires des *Animaux dénaturés*. Vercors se propose d'abord d'en chercher une définition scientifique, biologique ou anthropologique, celle qui paraîtrait la moins contestable. Cette définition scientifique est au centre de la première moitié des *Animaux dénaturés*. Est-ce que les tropis sont, scientifiquement parlant, des hommes ? Or l'expédition Greame se révèle incapable de répondre à cette question, faute d'une définition précise de l'homme, et surtout parce que les tropis s'avèrent être exactement à mi-chemin entre l'homme et le singe, que ce soit biologiquement ou anthropologiquement. Ils ont la station verticale mais sont quadrumanes, leur cerveau comporte beaucoup plus de circonvolutions que celui du singe mais bien moins que le cerveau humain, ils taillent leurs outils mais ne connaissent aucune forme d'art et ainsi de suite. Ils possèdent finalement autant de caractéristiques et de comportements simiesques qu'humains. Les scientifiques du roman ne trouvent donc aucun signe manifeste et irréfutable de leur humanité, au point que lorsque des croisements sont effectués, en inséminant certaines femelles tropis avec de la semence humaine et d'autres avec de la semence de singe, toutes les hybridations prennent, ne permettant pas aux scientifiques de faire un choix. Il faudrait en fait fixer soi-même les limites de ce qui est biologiquement humain ou ce qui ne l'est pas. Ce qui, aujourd'hui, semblerait aller de soi, parce qu'il existe une telle distance entre l'homme et les animaux connus que l'on se pose rarement la question de la limite entre l'homme et l'animal. C'est pourquoi Vercors invente les tropis. Etre l'homme et le singe, ils sont le grain de sable qui oblige le lecteur à interroger cette pseudo-évidence de la définition de l'homme, ainsi que le souligne Bernard Cocula :

Cette définition de l'homme devient une urgence, car l'existence des tropis déclenche dans le monde scientifique de l'hémisphère sud un véritable maelstrom dont les conséquences vont bien au-delà des minutieuses, scrupuleuses et bienveillantes observations de l'expédition Greame. (Cocula 1999 : 152)

Julius Drexter, l'un des scientifiques susmentionnés, va en effet illustrer l'ambiguïté et même la dangerosité de cette limite fluctuante entre l'animal et l'homme. Celui-ci se sert du flou de la notion de nature humaine pour créer une

hiérarchie raciste, et de ce fait exclure certains peuples de l'humanité, qu'il désigne sous le nom de « groupes intermédiaires “abusivement dit humains” » (Vercors 1952 : 118). Comment ne pas y voir un écho aux propos des scientifiques nazis ? Dans les non-dits, à travers le prisme d'une certaine science-fiction, c'est bien l'histoire récente qui envahit le roman de Vercors, et le fait résonner d'un avertissement terrible. À partir de ce moment, il n'est plus question seulement des tropis. Définir l'humanité devient un moyen de défendre ceux qui la composent, de lutter contre tous les totalitarismes, qui sont, par essence, réifiants.

Ce que nous enseigne le procès de Douglas dans *Les Animaux dénaturés* c'est que cette définition biologique sera toujours arbitraire, tout comme la définition anthropologique. La limite sera là où la placeront les scientifiques, en fixant un nombre de circonvolution du cerveau où l'on serait encore un homme, un nombre de sons distinct qui définiraient un langage humain et ainsi de suite. La question de la limite biologique entre humanité et animalité est moins prégnante dans le diptyque sur les camps, en raison du sujet de l'intrigue elle-même. Néanmoins, elle est présente en filigrane dans les *Armes de la nuit*, par le biais des figures d'analogie, puisque Pierre, qui se considère comme un homme déchu de son humanité, est le seul personnage qui est sans cesse comparé à des animaux, principalement à des oiseaux, « oiseau de nuit » (Vercors 1946 : 344), « goéland » (id : 345-348), « oiseau de mer » (id : 346-348), « oiseau affamé » (id : 367). Ces comparaisons aviaires, qui ont généralement trait à son visage et plus précisément à son regard, viennent souligner le plus souvent le caractère inaccessible, incompréhensible du personnage. Elles sont utilisées dans des moments où Pierre ne parvient pas à s'exprimer ou à se faire comprendre, ou quand on mentionne devant lui sa vie passée. Ces comparaisons sont le signe que Pierre a quitté – ou du moins souhaite quitter – le rang des hommes. Dans le second volet, la question de l'animalité retrouve sa signification topique, puisque le Grand Tigre désigne pour Pierre tout ce qui empêche l'homme d'être humain, tous les ennemis qu'il rencontre dans son chemin vers l'humanité, des nazis à la maladie.

La définition biologique ou anthropologique n'est pas, nous le voyons, concluante, ni satisfaisante pour Vercors, et c'est donc vers la philosophie, et en particulier vers la métaphysique qu'il se tourne.

Une définition métaphysique

En effet, la différence entre l'homme et l'animal est, pour Vercors, métaphysique. Dans les *Animaux dénaturés*, la définition de l'homme, le critère dominant finalement retenu par le « Comité pour l'Étude d'une Spécification de l'Espèce Humaine en vue d'une Définition de la Personne » (Vercors 1952 : 233) est l'esprit religieux, et plus largement les signes de l'esprit religieux : « dans l'ordre

décroissant, la foi en Dieu, la Science, l'Art et toutes leurs manifestations ; le fétichisme, les totems et tabous, la magie, la sorcellerie et toutes leurs manifestations ; le cannibalisme rituel et ses manifestations. » (Vercors 1952 : 258). C'est-à-dire tout ce qui traduit finalement une interrogation, une inquiétude de l'homme face à sa propre existence. Cette définition, quoi que partielle, se rapproche néanmoins de celle émise par le juge Arthur Drapper, celle qui donne à l'œuvre son titre, que Vercors reprend de son essai *Plus ou moins homme* (v. Vercors 1950 : 19-21), une théorie qu'il affirme née de sa lecture de *La Métaphysique des mœurs* de Kant : l'homme, contrairement à l'animal, interroge la nature.

Pour interroger, il faut être deux : celui qui interroge, celui qu'on interroge. Confondu avec la nature, l'animal ne peut l'interroger. Voilà, il me semble, le point que nous cherchons. L'animal fait un avec la nature. L'homme fait deux. Pour passer de l'inconscience passive à la conscience interrogative, il a fallu ce schisme, ce divorce, il a fallu cet arrachement. N'est-ce point la frontière, justement ? Animal avant l'arrachement, homme après lui ? Des animaux dénaturés, voilà ce que nous sommes. (Vercors 1952 : 251)

Ainsi, la nature humaine, ce qui caractérise l'homme, c'est sa rébellion, ce que Vercors appelle sa révolte contre la Nature, c'est-à-dire contre sa condition. Vercors rejoint dans cette conception de l'homme Malraux ou Camus. Comme eux, il considère encore un ersatz de nature humaine, autrement dit une caractéristique commune à tous les hommes : sa capacité à se rebeller contre le monde. Pourtant, assez rapidement, Vercors considère qu'il est des hommes inhumains, ceux qui se soumettent à la nature (qu'il appelle les tigres dans *La Puissance du jour*). Notre qualité d'homme — ce qui devrait être notre nature — n'est donc pas nécessairement figée. Nous naissons avec les mêmes armes, avec le même esprit de rébellion, pourtant certains, que ce soit par déterminisme social, par volonté de puissance, ou plus terrible par goût, choisissent le camp de la Nature contre celui des hommes, et, ce faisant, se retranchent volontairement de l'humanité. Cette idée que nos actes peuvent nous exclure de la communauté des hommes se traduit aussi de manière stylistique chez Vercors. Alors même que celui-ci utilise souvent des focalisations internes, les personnages qui doutent de leur condition d'homme, ou qui ont commis un acte qui les aurait rendus moins hommes, ne nous sont pas accessibles. Ils sont non seulement mutiques, mais ils sont aussi parfaitement impénétrables pour le narrateur et le lecteur. Même Douglas, dont l'intériorité nous était offerte au début du roman à travers ses lettres, n'est plus perçu qu'en focalisation externe et ne prononce plus un mot du début de son procès pour meurtre à son acquittement. C'est encore plus évident pour Pierre, qui se mure dans le silence après son retour des camps, et qui n'est décrit que d'un point de vue extérieur, par le narrateur ou d'autres personnages, qui insistent sur

le silence pesant, presque palpable, qui l'accompagne toujours. Il faudra attendre le début de sa rédemption et la fin du second volet du diptyque pour que les carnets de Pierre nous donnent enfin accès à son intériorité. Il apparaît donc que les personnages dont la qualité d'homme est remise en cause par certains de leurs actes sont incompréhensibles et inaccessibles à ceux qui ne partagent pas leur condition.

Comme chez Camus, la question de la définition de l'homme chez Vercors est dès lors un équilibre à trouver entre une nature commune – notre instinct de rébellion – et la liberté existentialiste, puisque malgré cette nature commune, ce sont nos choix qui, finalement, nous définissent et nous départagent. Il est donc certains de nos choix qui nous rendent, selon le titre de Vercors : plus ou moins homme. Selon que l'on se révolte ou se soumette à la nature, nous pouvons être « homme ou valets » (Vercors 1950 : 48), « homme ou tigre » (Vercors 1951). Cette idée que la qualité d'homme dépend à la fois de l'inné et de l'acquis se retrouve aussi dans les *Animaux dénaturés*, notamment dans le discours du personnage de Frances, la femme de Douglas, qui déclare à la fin du roman : « l'humanité n'est pas un état à subir. C'est une dignité à conquérir. Dignité douloureuse. On la conquiert sans doute au prix des larmes. [...] Mais maintenant je sais, je sais que ce n'est pas un conte sans queue ni tête et raconté par un idiot. » (Vercors 1952 : 273). Devenir humain est par conséquent un processus volontaire, à l'échelle de l'humanité et non plus de l'individu : un processus lent. Pierre aussi l'affirme, lorsqu'il s'agit de vaincre le fameux Grand tigre, aucun d'entre nous ne verra sans doute cette victoire, pourtant chaque pas que nous faisons pour devenir plus humain, nous le faisons dans les traces de pas de nos prédécesseurs, et nous laissons peu à peu notre empreinte humaine sur le monde.

Un homme trop peu humain

Ce que Vercors souligne donc, dans le diptyque de Pierre Cange, c'est que la définition de l'être humain, pour l'instant, importe peu : jusqu'à ce que l'on trouve de véritables tropis en tout cas. Ce n'est pas la limite entre l'homme et l'animal comme espèce qu'il faut chercher, mais la limite entre l'homme et la bête qui sont en chacun de nous, c'est-à-dire accepter et combattre la double nature humaine. Parce que nous sommes les seuls chez qui la nature biologique ne coïncide pas nécessairement avec la définition éthique de la personne humaine :

Qui mieux que moi sait bien, sait tout à fait, hélas, que l'homme et l'espèce humaine ne sont pas synonymes... L'homme zoologique, je veux dire. C'est ce qui est terrible. Un singe est un singe, un bœuf est un bœuf et un chat un chat – un être humain n'est pas un homme forcément. Pas du tout. Voilà toute l'histoire. (Vercors 1951 : 409)

On ne peut douter qu'un dirigeant nazi soit un être humain, biologiquement parlant, se doit-on pour autant de le considérer comme un homme, peut-on vraiment parler de son humanité ? C'est ce qui torture Pierre dans la *Puissance du jour*. Alors même que petit à petit il retrouve sa qualité d'homme et qu'il rejoint les rangs de l'humanité, il se demande qui, dès lors, doit y rentrer avec lui. Ses bourreaux sont-ils encore des hommes ? Vercors traite ici l'un des problèmes majeurs de l'humanisme de la période qui explique en partie la crise de la notion de nature humaine dans l'après-guerre. Si je reconnais qu'il existe une essence qui peut correspondre à tous et définir n'importe quel individu, alors je reconnais qu'il existe quelque chose de commun entre tous les hommes. Qu'il y a autant en commun entre le saint et moi qu'entre le monstre et moi. Il devient alors plus facile de rejeter la notion de nature humaine. Mais c'est prendre le problème à rebours : au lieu de créer un humanisme capable d'accepter la nature problématique de l'homme, on supprime la notion même de nature humaine, et donc l'un des fondements de l'humanisme. On ne peut nier que la révélation de l'ampleur des crimes de la Seconde Guerre mondiale rend problématique l'humanisme et la question de la nature humaine. Doit-on s'aveugler sur sa nature en considérant les nazis hors de l'humanité, ou doit-on les y faire rentrer, quitte à désespérer de l'homme ? Pierre reconnaît que nous pouvons tous être parfois amené à être inhumain, et qu'on peut travailler à se rendre plus humain, à se racheter. C'est la leçon qu'il professe à Nicole quand il décide de partir se battre en Espagne contre Franco :

Il n'est jamais trop tard.

– Jamais trop tard Pierre ?

– Jamais trop tard pour être un homme, pour devenir un homme, quoi qu'on ait fait. [...] Ah Nicole, il ne suffit pas, pour faire un homme, d'un geste, fût-il le plus beau de tous. Il ne suffit pas d'un geste non plus, fût-il horrible, pour le défaire. Ce ne sont que des épisodes, la fortune changeante du combat. L'homme en nous se fait ou se défait à chaque minute de notre vie. Eh bien, Nicole, à l'ouvrage : n'en perdons pas une de plus ! (Vercors 1951 : 491)

Néanmoins, à la fin de ses carnets, à son retour d'Espagne, il se pose la question de savoir si, réellement, tous ceux qui se sont soumis à un moment ou à un autre à la Nature, peuvent tous redevenir humains. S'il offre à certains des circonstances atténuantes, d'autres semblent définitivement retournés à l'état de nature. Pierre opère ainsi une gradation entre les tigres : les faméliques, qui sont devenus tigres presque par obligation, par déterminisme en tout cas ; les respectueux, tigres qui se croient des hommes, s'aveuglent, et peuvent éventuellement être dessillés ; et finalement les superbes, parfaitement conscient de leurs actes, qui ont pleinement choisi leur camp : « Ceux-là, nous ne les convainçons jamais.

Ils n'auront jamais des hommes que leur apparence trompeuse. » (Vercors 1951 : 508). Pourtant Vercors refuse que ce constat soit une excuse pour désespérer de l'homme.

En effet, la foi gardée en la possibilité de rédemption des hommes explique l'opportunité de s'enfuir que Pierre offre à Broussard. Même s'il n'est pas convaincu qu'un vrai tigre, comme il les appelle, puisse redevenir un homme, il ne se sent pas le droit non plus de parier contre l'ancien collabo, et de ne pas lui offrir la possibilité de changer. Même si la seule chose qu'il semble y gagner, dans un premier temps, c'est de porter comme un nouveau fardeau la responsabilité des nouveaux crimes de Broussard, ne pas désespérer d'un homme, même d'un des pires, n'est-ce pas finalement la plus grande preuve d'humanité ? Croire encore en l'homme, l'aimer presque malgré lui, malgré sa nature ambiguë, à l'un de ces moments où l'humanité a démontré de manière éclatante qu'en matière d'inhumanité, elle n'avait guère de limite, n'est-ce pas là, chez Vercors, la plus grande preuve d'humanisme ?

Sources

- Vercors 1946 : Vercors, *Les Armes de la nuit*, in *Le silence de la mer et autres œuvres*, Paris : Omnibus.
- Vercors 1950 : Vercors, *Plus ou moins homme*, Paris : Albin Michel.
- Vercors 1951 : Vercors, *La Puissance du jour*, in *Le silence de la mer et autres œuvres*, Paris : Omnibus.
- Vercors 1952 : Vercors, *Les animaux dénaturés*, Paris : Albin Michel.

Références bibliographiques

- Cocula 1999 : B. Cocula, « Les animaux dénaturés, fable anthropologique » in G. Cesbron et G. Jacquin (dir.), *Vercors (Jean Bruller) et son œuvre*, Paris, Montréal : L'Harmattan, 147–157.
- Descartes 1637 : R. Descartes, *Discours de la méthode*, Paris : Flammarion.
- Hegel 1835 : G. Hegel, *La Conscience, I*, Paris : Aubier.
- Heidegger 1927 : M. Heidegger, *L'Être et le Temps*, Paris : Gallimard.
- Gadenne 1943 : P. Gadenne, « Efficacité du roman » in J. Prévost (dir.), *Problèmes du roman*, Lyon : Confluences, 248–256.
- Lescure 1942 : P. de Lescure, « Manifeste des Éditions de Minuit » in Vercors, *Le silence de la mer et autres œuvres*, Paris : Omnibus.
- Sartre 1943 : J.-P. Sartre, *L'être et le néant : essai d'ontologie phénoménologique*, Paris : Gallimard.
- Sartre 1945 : J.-P. Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris : Gallimard.

Lu Murlan

**Humanizam i posleratna književnost:
kriza ljudske prirode u Verkorovim romanima**

Za vreme Drugog svetskog rata, i neposredno posle njega, dolazi do najveće krize humanizma, koju neki smatraju i njegovom propašću. Imajući u vidu rat i holokaust, koje mesto, i kakav značaj, preostaju humanizmu? Potrebno je ponovo osmisliti i sam pojam ljudske prirode: u svetlu nedavnih istorijskih dešavanja, kako bi trebalo, ili kako uopšte može ponovo da se definiše čovek? Ovaj pojam prevazilazi granice filozofije i ovlada romanom. Intermedijalnost filozofije i književnosti, očiglednu kod Sartra ili Kamija, možemo takođe da izučavamo u Verkorovom delu. Ono iznova postavlja isto pitanje: šta je Čovek? Ovo propitivanje posle Drugog svetskog rata postaje neodložno, dok istorija i filozofija osvajaju roman, a pre svega predloženi korpus: *Oružje noći*, *Moć dana* i *Izopačene životinje*. U njemu se određivanje ljudske prirode nalazi u osnovi samog stvaralačkog procesa, bilo da je reč o koncipiranju radnje, stvaranju likova, ili o filozofskoj poruci koju žele da prenesu ova dela, koja u najmračnijim časovima naše istorije predstavljaju pokušaj da se ponovo osmisli čovek, lucidno ali sa nadom, kako bismo mogli i dalje da ga volimo i verujemo u njega.

Ključne reči: Verkor, posleratna književnost, roman, humanizam, filozofija, ljudska priroda.